

André Comte-Sponville ou La disparition du mal

A propos de A. Comte-Sponville : *L'esprit de l'athéisme. Introduction à une spiritualité sans Dieu*, Albin Michel, Paris, 2006

Hubert
Hausemer

Le titre et le sous-titre du récent ouvrage d'André Comte-Sponville (désigné par la suite par C.S.) peuvent à première vue sembler surprenants, voire insensés. N'associe-t-on pas communément, en effet, 'athéisme' avec 'matérialisme', comme du reste C.S. le fait lui-même ? Mais reste-t-il alors encore la moindre place pour l'esprit, celui-ci n'est-il pas d'emblée nié ? La spiritualité n'est-elle pas en général mise en relation avec quelque chose de transcendant, de sacré et de divin ? Comment alors proposer une spiritualité sans Dieu ? N'y a-t-il pas là une contradiction dans les termes ?

Toutefois, depuis que des philosophes comme p.ex. Pierre Hadot en France et Wilhelm Schmid en Allemagne ont redécouvert et réhabilité la philosophie comme étant aussi, ou du moins comme pouvant être aussi, une pratique de sagesse et d'exercices spirituels, l'idée d'une spiritualité laïque, non religieuse ou même carrément athée, comme dans le cas de C.S., a fait son chemin et ne rencontre plus guère d'objections. C.S. avait d'ailleurs annoncé, au plus tard dès 1998, son projet d'une spiritualité matérialiste à la fin du livre *La Sagesse des Modernes* écrit en collaboration avec Luc Ferry.

Mon intention n'est pas d'exposer ici ni de commenter l'ouvrage de C.S. dans son ensemble. Non qu'il n'y ait pas beaucoup de choses à y reprendre et à redresser ; mais il faudrait pour cela un livre entier. Pour le dire d'emblée en toute clarté : je considère ce livre comme le plus faible, philosophiquement parlant, de cet auteur. Ce n'est pas non plus son entreprise d'une 'spiritualité sans Dieu' que je vais lui reprocher ; elle est en soi tout à fait légitime. Ce

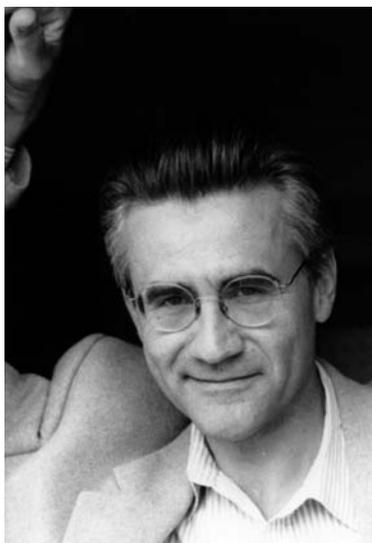
contre quoi j'entends cependant m'élever, c'est la tournure précise qu'il donne à sa spiritualité. Elle me paraît, dans ses points centraux, strictement inacceptable, et cela pour des raisons purement philosophiques. Comme ce livre semble promu à un beau succès populaire, il me semble utile d'en montrer les principaux points faibles.

Pour ce faire, je vais d'abord essayer de tirer au clair la logique qui anime la pensée de C.S., et cela depuis le début de sa carrière intellectuelle, logique qui sous-tend et parcourt aussi ce livre. Et pour mettre en évidence le caractère irrecevable en même temps que nocif de cette logique, je vais dans un deuxième temps en faire la démonstration sur un cas particulièrement important : le problème du mal. Comme le titre de ma recension l'indique : C.S. ne peut pas ne pas, en vertu de la logique de sa pensée, relativiser le mal et le faire finalement disparaître dans une « acceptation joyeuse » du monde (*Sagesse des Modernes* p. 559, abrégé dans la suite par SM, et *L'esprit de l'athéisme* p. 168, abrégé dans la suite par EA), acceptation qui consiste pour l'essentiel à « dire oui à tout ce qui est, à tout ce qui arrive » (EA 190). Un tel oui, cependant, me paraît à moi comme une trahison et une injure à l'égard de ceux qui souffrent.

La métaphysique de Comte-Sponville

La pensée de C.S. repose sur une métaphysique de type spinoziste qu'il avait déjà exposée dans SM, et qu'il reprend dans la 3^e partie de son nouveau livre. Il suffira de présenter ici deux prémisses de cette métaphysique que C.S. présume comme des évidences sans chercher le moins du monde à les justifier, alors qu'elles en auraient bien besoin. C'est de ces deux prémisses que se dégage avec nécessité la spiritualité sans Dieu dont je montrerai par la suite le caractère

André Comte-Sponville



scandaleux, au vu du malheur, des souffrances et du mal qui accablent le monde et les hommes.

La première prémisse, qui est comme un véritable axiome, pourrait s'énoncer comme suit : 'Tout ce qui est, forme un Tout.' Cette formule ne figure pas telle quelle chez C.S., mais elle transparait à travers des phrases du genre, « Tout est immanent au Tout » (EA 148), ce Tout étant « l'ensemble de tout ce qui existe ou arrive » (EA 148). Ajoutons encore, dans le même sens, l'expression suivante : « Le réel – l'ensemble des êtres et des événements. » (EA 148)

Toutefois, parler de 'tout ce qui est' déjà ne va pas de soi, car on aplanit par là sur un même dénominateur, en plus extrêmement vague, ce qui par ailleurs ne fait que se distinguer ou même s'opposer. Mais ce qui demande bien plus encore à être expliqué, c'est le passage de 'tout', c'est-à-dire d'une somme ou d'un total de choses et d'êtres disparates, à un 'Tout', donc à une totalité ordonnée, structurée et unifiée. Tant que C.S. n'en établit pas le bien-fondé, ce passage revient à une pétition de principe pure et simple.

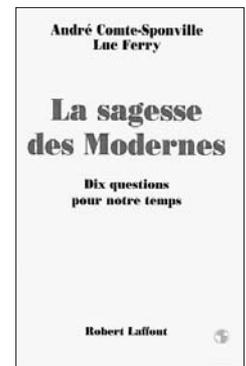
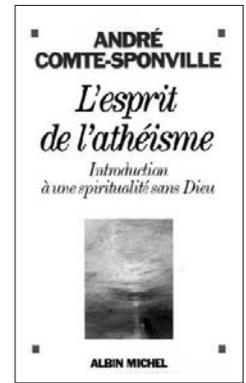
On voit bien cependant le profit qu'il pense tirer de cette opération : ce Tout, qui contient tout ce qui est, y compris Dieu s'il existe, lui permet d'affirmer les trois traits fondamentaux de sa métaphysique, et qui sont en même temps le soubassement de sa spiritualité. Il les nomme lui-même « le naturalisme, l'immanentisme ou le matérialisme » (EA 148) et les caractérise de la manière suivante : « La nature est pour moi le tout du réel (le surnaturel n'existe pas). » Voilà pour le naturalisme. Le matérialisme signifie que la nature « existe indépendamment de l'esprit (qu'elle produit, qui ne la produit) », et l'immanentisme est exprimé dans une formule que nous avons déjà vue : « Tout est immanent au Tout. » (toutes ces citations se trouvent en EA 148). Ajoutons en guise de précision à propos de ce Tout : « Que ce Tout soit unique, cela fait partie de sa définition (s'il y en avait plusieurs, le Tout serait lui-même leur somme. » (EA 149) Au fond, pour rester fidèle à sa vision du monde, C.S. aurait dû écrire 'totalité', et non pas 'somme'. Ce Tout, « c'est ce qu'on peut appeler le réel – l'ensemble des êtres et des événements –, à condition d'y inclure la puissance d'exister et d'agir qui les rend possibles (l'ensemble des causes, point seulement des effets) » (EA 149).

Ceci étant posé, et sans la moindre justification, je le répète, la spiritualité de C.S. s'en dégage tout logiquement, avec d'abord les déterminations essentielles du Tout : il est unique, sans rien en dehors de lui ; il est absolu, et il n'y a pas de transcendance ; il est parfait et plein, car il est tout ce qui est, il est donc sans manque ; il est dans un pur présent, il est donc éternel, il existe de par sa propre puissance, il est 'causa sui' c'est-à-dire il est sa propre cause. Il est intéressant de se rendre compte que C.S. attribue ainsi, ingénument, à son Tout exactement les mêmes caractères que les théologiens chrétiens

affirmaient traditionnellement de Dieu, dont pourtant C.S. s'est ingénié, dans la deuxième partie du livre, à montrer qu'il n'existe pas.

Pour en venir à la spiritualité de notre auteur dans la mesure où elle concerne l'homme, et plus précisément les rapports de l'homme avec le Tout qui le contient, il faut d'abord introduire la deuxième prémisse. Il s'agit en l'occurrence d'une définition qui exprime une certaine conception de l'unité. Et une fois de plus, C.S. présuppose cette conception comme si elle était évidente et la seule possible, sans le moins du monde mentionner le fait qu'il existe au moins encore une autre façon de penser l'unité qui, elle, rendrait impossible la spiritualité athée de C.S. L'unité telle que lui l'envisage n'est pas une unité de relation, où les termes ou parties en unité subsistent tout en étant étroitement interreliées pour former un réseau. Selon notre auteur par contre, l'unité qui règne dans le Tout est une unité de « fusion » (EA 180), où les différentes parties, parmi lesquelles il y a les hommes, se dissolvent comme des gouttes d'eau, ou des statues de sel, dans la mer. Mais dire que les parties se dissolvent est au fond une expression inadéquate, car dans la logique de C.S., ces parties sont toujours déjà dissolues ; notre croyance en leur prétendue existence comme des entités séparées n'est due qu'à « nos illusions et nos mensonges » (EA 182), aux « fausses évidences de la conscience commune » (EA 153).

Une fois cette définition de l'unité fusionnelle posée, il n'y a plus de doute sur ce en quoi consiste la spiritualité selon C.S. : il s'agit d'abord d'une expérience au sens d'un ressenti, et ensuite, ce qui est vécu dans ce ressenti, c'est l'unité fusionnelle avec le Tout. L'auteur expose cette expérience sous la dénomination classique du « sentiment océanique » (EA 161-166), qu'il affirme avoir vécue lui-même (EA 166-171) : c'est « l'expérience d'une intériorité (mais qui me contient, et que je ne contiens pas), d'une immanence, d'une unité, d'une immersion, d'un dedans » (EA 166). De là se dégagent les autres caractéristiques de cette expérience spirituelle, et d'abord la plénitude, c'est-à-dire « la suspension du manque » (EA 174), et je me permets de préciser : la suspension de toutes les formes de manque, et donc non seulement la soif et le désir (voir EA 179), mais aussi « les interrogations, les questions, les problèmes – non parce qu'ils seraient résolus, mais parce qu'ils ne se posent plus » (EA 173-174). Dans ce sentiment océanique, il n'y a plus de place pour l'espoir, car, comme dit Prajnânpad, qu'il faut bien appeler le 'gourou' de C.S. : « L'espoir est le principal ennemi de l'homme. » (EA 187), car il nous dévie du moment présent, et par le fait d'être souvent déçu, il nous rend en fin de compte malheureux. En un mot, dans cette expérience d'unité fusionnelle, « celui qui se sent 'un avec le Tout' n'a pas besoin d'autre chose. Un Dieu ? Pour quoi faire ? L'univers suffit. Une Eglise ? Inutile. Le monde suffit. Une foi ? A quoi bon ? L'expérience suffit » (EA 161 ; voir des formules semblables en EA 202).



« L'espoir est le principal ennemi de l'homme. », car il nous dévie du moment présent, et par le fait d'être souvent déçu, il nous rend en fin de compte malheureux.

Chez Comte-Sponville on trouve l'affirmation haute et claire que le moi n'est qu'une illusion. Mais qui pose en fait cette affirmation ? Un moi, bien sûr.

La qualité principale de l'expérience spirituelle, à savoir l'unité profonde et intime avec le Tout, C.S. la désigne encore par un autre terme, la simplicité, qui, tout en étant en soi positif, exprime néanmoins une absence, et même une libération (C.S. y revient, sous un éclairage légèrement différent, plus tard, avec le terme d'indépendance ; voir à ce sujet EA 196-198). Dans l'unité avec le Tout, « vous êtes aussi libéré de vous-même : parce qu'il n'y a plus de dualité entre ce que vous faites et la conscience qui l'observe, entre le corps et l'âme, entre le je et le moi » (EA 177). Dans d'autres passages du même genre, le fait incriminé est celui de 'séparation', comme p.ex. dans la citation suivante, que C.S. reprend à Prajnâpad : « Quand vous êtes absorbé dans une activité, quelle qu'elle soit (...), sentez-vous un ego quelconque ? Non, il n'y a plus de séparation. » (EA 178)

Inutile de détailler davantage les aspects de l'expérience spirituelle ; ce qui vient d'en être dit suffit pour comprendre le paroxysme à la fois vertigineux et suprêmement contestable de sa spiritualité auquel C.S. en vient alors, logiquement et nécessairement, et qu'il avait d'ailleurs déjà exprimé pour l'essentiel de la manière suivante dans SM : « Le salut n'est pas une autre vie : c'est cette vie-ci, pour autant qu'elle est vécue en vérité. C'est pourquoi nous sommes tous sauvés, tous déjà sauvés ; il ne reste qu'à le vivre (...) Le Royaume ? Nous sommes dedans » (SM 221). Dans son nouveau livre, il fait écho à ces formules : « A quoi bon rêver d'un paradis ? Le Royaume, c'est ici et maintenant. » (EA 70)

Mais comment peut-il affirmer pareille chose face aux malheureux, aux accablés, aux souffrants par-

tout de par le monde ? Eh bien, sur la base de ses propres prémisses, évoquées plus haut, il ne peut pas ne pas l'affirmer : Si tout ce qui est, forme objectivement, c'est-à-dire que nous en soyons conscients ou non, un Tout, et si tout ce qui est, existe en relation d'union de fusion avec ce Tout, alors, que nous le sachions ou non, nous sommes tous objectivement sauvés. Objectivement, parce que subjectivement, dans la vie de tous les jours, nous sommes la plupart du temps séparés de cette prise de conscience de notre état de salut « par nos illusions et nos mensonges » (EA 182). En ce sens, la spiritualité consiste finalement à arriver à démasquer ces erreurs et à comprendre que « nous sommes tous sauvés, tous déjà sauvés » (SM 221). Et le sentiment océanique n'est rien d'autre que le vécu immédiat et sensible de cet état de choses, c'est le salut expérimenté au présent.

Avant de montrer quelles sont les conséquences de cette théorie et pratique du salut pour le problème du mal, je voudrais signaler brièvement, sans les développer, quelques points particulièrement critiquables de cette métaphysique sotériologique :

- Comme nous l'avons déjà vu, ce Tout, dont l'homme est une partie intégrante et organique, revêt chez C.S. pratiquement tous les attributs que la philosophie et la théologie classiques ont reconnus à Dieu, ce qui est d'autant plus surprenant que, dans la deuxième partie de son livre, il fait une critique résolue de l'existence d'un tel Dieu. Et pourtant, le Tout est crédité par C.S. des attributs suivants, énumérés ici par ordre d'apparition dans le livre : cause de soi (donc incréé) et créateur (EA 149), mystère (EA 173-174), plénitude (EA 174-177), unité (EA 179-180), indicibilité (EA 181-182 ; voir aussi 171-172), éternité (EA 182-185), perfection (EA 188-191), absoluité (EA 203-205). La seule détermination traditionnelle de Dieu qui évidemment n'est pas attribuée au Tout, c'est le caractère de personne : le Tout est impersonnel. Avec ces attributs de son Tout, C.S. se trouve naturellement confronté aux mêmes problèmes et difficultés que les philosophes et les théologiens avec leur Dieu.

- L'expérience spirituelle resp. mystique, telle que C.S. l'évoque, me semble singulièrement tronquée, du moins si on la compare avec les expériences dont font état en général les grands mystiques : Chez C.S., il n'est question que de bonheur, bien-être, salut et plénitude, alors que l'expérience mystique est décrite la plupart du temps comme comportant aussi des phases de souffrances, de doutes, de 'nuit'. L'expérience mystique est ainsi loin d'être la partie de plaisir que nous présente C.S., qui me semble plus proche de la 'wellness-mystique' du New Age et de courants plus récents que de celle des auteurs auxquels pourtant il se réfère lui-même.

- La spiritualité de C.S. est non seulement une spiritualité sans Dieu, mais aussi sans moi ou ego (vu que ce moi, pour atteindre au salut, est censé se dissoudre dans le Tout, respectivement prendre conscience que depuis toujours, il n'a ni consis-

NATURATA
Fair a kooperativ mat de Bio-Bauern

1 Rollingergrund
• Lebensmittelgeschäft
• Metzgerei

2 Munsbach
• Supermarkt - Lebensmittel
• Metzgerei
• Restaurant & Catering
• Akzent
(Naturkleider, Spielwaren, Bücher)

3 Ettelbrück
• Lebensmittelgeschäft

4 Hupperdange
• Hof-Laden Schanck-Haff

5 Dudelange
• Lebensmittelgeschäft

6 Foetz
• Lebensmittelgeschäft
• Metzgerei

Goutez le bio, goûtez la vie!

Äre Spezialist fir Bio- an Demeter-Liewesmëttel

tance ni réalité propres). Une telle spiritualité bute cependant inévitablement sur une grave difficulté logique, en l'occurrence sur la contradiction dite 'performative'. Une telle contradiction consiste à présupposer, pour énoncer une affirmation, justement le contraire de ce que l'affirmation prétend comme étant vrai. L'exemple le plus simple, et le plus absurde, de ce genre de contradiction, c'est le cas d'une personne qui affirme haut et clair : « En ce moment, je suis en train de dormir. » Or, chez C.S., on trouve l'affirmation haute et claire que le moi n'est qu'une illusion. Mais qui pose en fait cette affirmation ? Un moi, bien sûr. Il y a dans ce livre une phrase dans laquelle cette contradiction performative à propos de la prétendue inexistence du moi est exprimée d'une façon absolument grotesque : « Le moi n'est rien que l'ensemble des illusions qu'il se fait sur lui-même. » (EA 211, souligné par moi) Pour dire qu'il n'y a en réalité pas de moi, C.S. a besoin de rien moins que d'une triple affirmation du moi.

La principale critique à l'encontre de la conception que C.S. propose de la spiritualité concerne cependant le sort qui est réservé par lui, et par elle, au problème du mal.

La disparition du mal dans la spiritualité de Comte-Sponville

Dans la deuxième partie de son livre, où C.S. pose la question de l'existence de Dieu et y répond négativement, un de ses arguments les plus vigoureux contre Dieu est l'existence du mal, et plus précisément, comme il dit, « l'excès du mal » (EA 121) : « Le premier "des" arguments est le plus ancien, le plus banal, le plus fort : c'est l'existence du mal, ou plutôt son ampleur, son atrocité, sa démesure. » (EA 121) Et C.S. de se lancer, à juste titre, dans une longue énumération des maux qui accablent les hommes, sans oublier les animaux (voir surtout EA 125-127). Retenons sa conclusion : plutôt que de chercher des explications qui ne convainquent personne, plutôt également que de se réfugier dans le recours au caractère mystérieux du mal, « le mieux vaut reconnaître le mal pour ce qu'il est, dans sa banalité et sa démesure, dans son évidence atroce et inacceptable –, le voir en face, et le combattre, tant qu'on peut » (EA 129).

Comment, dans ces conditions, ne pas adhérer à l'athéisme que propose C.S. ? En effet, le mal « n'est un problème que pour les croyants. Pour les athées, le mal est un fait, qu'il faut reconnaître, affronter, surmonter si l'on peut, mais qu'il n'est guère difficile de comprendre » (EA 123). Car ce qui évidemment pose problème, au regard du mal, c'est un Dieu bon et tout-puissant. Mais une fois ce Dieu éliminé, il n'y a plus de difficulté, ou plus précisément, il n'y a plus ni scandale ni contradiction, mais seulement un problème pratique : « Ce n'est plus religion, mais morale ; plus foi, mais action. » (EA 129)

Cependant, même si ainsi, avec la disparition de Dieu, une grande difficulté a disparu, il reste le mal lui-même qui, même s'il est déclaré inacceptable, comme nous l'avons vu, n'en est pas moins un « fait » (EA 123) et donc subsiste. Or la logique interne de son système de pensée contraint en quelque sorte C.S. à faire disparaître complètement le mal. En effet, s'il est vrai que tout ce qui est, forme un Tout, dans lequel et avec lequel tout ce qui est, est uni de manière fusionnelle, et s'il est vrai que ce Tout est crédité d'à peu près tous les attributs de Dieu, à savoir absoluité, éternité, plénitude etc., alors il en découle infailliblement que « le réel est très exactement ce qu'il est, sans aucune faute, qu'on ne peut le comparer à rien (puisqu'il est tout), ni donc le juger (puisque tout jugement en fait partie), qu'il est parfait, en ce sens, c'est l'expression de Spinoza (« Par réalité et par perfection, j'entends la même chose. ») » (EA 191).

Or la seule attitude et réaction face à cette perfection, c'est bien sûr, comme l'indique le titre du chapitre le plus important de tout le livre, l'acceptation (EA 188-195). Ce n'est sans doute pas par hasard que C.S. se réfère à ce propos à son gourou : « Sagesse de l'acceptation, dit Prajnânpad. 'No denial' : ni refus ni dénégation. 'Pas ce qui devrait être, mais ce qui est' : ni espérance ni regret. C'est la seule voie : 'Il n'y a pas d'issue en dehors de l'acceptation.' Il s'agit de dire oui à tout ce qui est, à tout ce qui arrive. » (EA 190) Cette acceptation n'est bien sûr possible et réalisable que parce que « la réalité et la perfection sont une seule et même chose » (EA 189), ce qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ne signifie pas que « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » (EA 192), mais parce que dans un monde parfait, « il n'y a ni bien ni mal » (EA 189) : « Le mal n'est rien, explique Deleuze à propos de Spinoza, non du tout 'parce que seul le Bien est et fait être', comme le veulent les théologiens, 'mais au contraire parce que le bien n'est pas plus que le mal, et que l'être est par-delà le bien et le mal'. » (EA 189) Et pour que les choses soient vraiment bien claires, ajoutons une autre citation encore : « Spinoza l'a pensé dans sa rigueur : 'Le bien et le mal n'existent pas dans la Nature', et rien n'existe au-dehors. » (EA 189)

Et le tour est joué : nous croyons que le mal existe, nous avons l'impression de souffrir. Mais c'est là le signe même de notre erreur, c'est la faute par excellence. Plongeons plutôt dans l'expérience spirituelle et mystique, avançons vers la saisie correcte des choses, tâchons non plus de « juger, mais de comprendre, et moins de comprendre que de voir » (EA 190), et nous voilà sauvés, le mal a disparu, de « l'excès du mal » (EA 121-129), nous sommes passés à son absence, c'est-à-dire à la pure présence du réel qui est plein et parfait du simple fait qu'il est ce qu'il est.

Je me permets de trouver ce tour de passe-passe proprement scandaleux. Et je me demande

Le mal « n'est un problème que pour les croyants. Pour les athées, le mal est un fait, qu'il faut reconnaître, affronter, surmonter si l'on peut, mais qu'il n'est guère difficile de comprendre ».



Le bien et le mal (© Audrey Hermkens)

comment C.S. s'y prendrait pour expliquer aux malheureux, aux accablés et aux souffrants qu'ils se trompent sur leur véritable condition, qu'en réalité, ils ne souffrent pas, ou bien, s'ils croient quand même souffrir, qu'ils n'ont qu'à cesser de poser des jugements de valeur (négatifs, en l'occurrence) : « Ce qui se vit, dans cette expérience que j'essaie de décrire, "il s'agit du sentiment océanique", c'est aussi la suspension des jugements de valeur, la mise entre parenthèses des idéaux ou des normes, par exemple du beau et du laid, du bien et du mal, du juste et de l'injuste. » (EA 188)

Si cette dénégation de la souffrance est déjà à elle seule suffisamment scandaleuse, la spiritualité de C.S. n'en reste pas là, elle est en plus vicieuse : car ceux qui souffrent, non seulement se trompent sur ce qui leur arrive vraiment, mais bien plus, selon la logique de la pensée de notre auteur, ils doivent admettre qu'ils sont au fond les véritables responsables de leur souffrance ; s'ils souffrent, c'est en effet parce qu'ils ne sortent pas de l'illusion ou qu'ils en sont incapables. La durée comme l'éventuelle fin de leur souffrance sont entièrement entre leurs mains et ne dépendent que d'eux. Il leur suffirait d'accepter le monde, de dire oui à tout ce qui leur arrive, et ce qu'ils éprouvaient jusque-là comme un mal se changerait non en un bien, mais serait perçu et vécu comme étant ce qu'il est et rien d'autre. Au lieu de juger et de refuser ce qu'ils vivent, ils l'accueilleraient dans sa neutralité (Prajñāpad, EA 191), son innocence (Nietzsche, EA 191), sa nécessité naturelle (Spinoza), et ils ne souffriraient plus.

On pourrait maintenant m'objecter que C.S., loin de voiler ou de nier l'existence du mal, bien au contraire, reconnaît sa réalité et lui fait une place appropriée dans la vie humaine. Ainsi, n'écrit-il pas que, même si fondamentalement il n'y a ni bien

ni mal, « cela n'empêche pas de se construire une éthique (il y a du bon et du mauvais pour nous) » (EA 189, souligné par moi). N'affirme-t-il pas que l'absence objective du bien et du mal ne fait pas « un argument de moins contre Dieu (l'argument du mal') (...) puisque le mal continue d'exister pour les sujets » (EA 189-190, souligné par moi).

Toutefois, ce n'est pas sans raison que j'ai souligné ces deux expressions. Car C.S. use d'une distinction spacieuse pour se tirer d'affaire, c'est-à-dire pour à la fois maintenir sa thèse de la neutralité du réel (il n'y a ni bien ni mal, et donc nous sommes toujours déjà sauvés) et pourtant reconnaître l'expérience indéniable de la souffrance. C'est la différence entre l'absolu et le relatif qui est censée résoudre la contradiction : « Le bien et le mal, le beau et le laid, le juste et l'injuste, etc., n'existent que relativement – que pour et par l'humanité. Ils existent donc. Il n'est pas davantage question de les abolir que de les absolutiser. » (EA 193, souligné par moi) C.S. pense ainsi pouvoir accorder entre elles l'existence et la non-existence du mal : dans le relatif, il existe, dans l'absolu, il n'est rien.

Traduisons : tant que nous n'avons pas réussi à entrer dans l'expérience spirituelle, nous sommes dans le relatif, et donc il y a du bien et du mal, tout aussi relatifs. Mais dès que nous entrons dans le monde de l'esprit, l'absolu nous enveloppe et il n'y a plus ni bien ni mal : « Tant que tu fais une différence entre ta vie telle qu'elle est – décevante, fatigante, angoissante – et le salut, tu es dans ta vie telle qu'elle est. Tant que tu fais une différence entre l'éternité et le temps, tu es dans le temps. Tant que tu fais une différence entre l'absolu et le relatif, tu es dans le relatif. Et quand tu ne fais plus cette différence, ou plutôt quand elle cesse de te faire ? Alors Dieu a cessé de te manquer, comme

Si l'on prend au sérieux le malheur, la souffrance et la misère des hommes, si on ne renvoie pas ceux-ci à une illusion ou une faute, alors on ne peut que s'inscrire en faux contre la spiritualité proposée par C.S.

l'ego de t'encombrer. Rien ne manque, tout est là, tout est vrai, tout est éternel, tout est absolu. (Prajñāpad : « Voir le relatif comme relatif, c'est être dans l'absolu. », et plus rien – fût-ce toi-même – ne t'en sépare. Il n'y a plus que tout. » (EA 204)

Et pourtant, cette distinction entre le relatif et l'absolu, dans le cas du mal et de la souffrance, non seulement est inefficace, car elle ne les fait pas disparaître, mais surtout elle me semble inacceptable et scandaleuse : elle signifie que celui qui souffre et se plaint n'a pas réussi à arriver jusqu'au salut promis par la spiritualité athée. Il n'est pas pris au sérieux dans son malheur, celui-ci en effet n'est que 'relatif', et en plus, c'est finalement par malchance ou même par sa propre faute qu'il continue à souffrir. Mais il y a une perversion encore plus profonde dans la théorie du mal de C.S. : une façon d'exprimer l'accès au salut consiste pour lui à recommander, comme nous l'avons vu, « la suspension des jugements de valeur » (EA 188), car alors il n'y a plus lieu d'appeler bien ou mal ce qu'on vit et ce qu'on endure. Mais regardons cette « mise entre parenthèses » (EA 188) de plus près et plus concrètement : que signifie-t-elle d'autre pour l'enfant maltraité, la femme violée, l'homme exploité que le fait de ne plus juger comme un mal ce qui pourtant leur arrive et de dire oui à leur condition ? N'est-ce pas proprement ahurissant que de leur demander ou même simplement de leur proposer une telle façon de se situer face à leur souffrance ?

On comprend que, face à ce genre de démarche spirituelle, que C.S. préconisait déjà dans son dialogue avec Luc Ferry en 1998, celui-ci ait alors carrément et brutalement affirmé son refus net et total : « Peut-on, doit-on aimer le monde quand il n'est pas aimable ? En ce qui me concerne, la réponse va de soi : lorsque le monde n'est pas aimable, je ne l'aime pas et, me semble-t-il, je ne dois pas même me 'forcer' à l'aimer (...) Un 'oui' total ? Je n'y crois pas, et je n'en veux pas (...) Qu'est-ce que la sagesse alors ? On pourrait dire aussi que c'est la collaboration. » (SM 557 et 559)

A un moment donné, conscient sans doute de la situation inacceptable dans laquelle il s'est mis avec sa théorie du mal, et désireux de s'en échapper, C.S. propose encore une autre distinction : « Il s'agit de dire oui à tout ce qui est, à tout ce qui arrive. Mais c'est le oui de l'acceptation (tout est vrai, tout est réel), non de l'approbation ('tout est bien'). » (EA 190-191) Je reconnais qu'en soi, on pourrait concevoir une différence, mais de nuance seulement, entre ces deux termes : 'acceptation' pourrait bien comporter un aspect de résignation, alors qu'"approbation" suggérerait une prise de position pleinement affirmative. Toutefois, ce ne serait qu'une affaire de nuances qui ne pourrait pas résoudre la difficulté. Mais surtout, c'est C.S. lui-même qui a rendu impossible toute échappatoire de ce genre. D'abord, il définit l'acceptation sans exception par un 'oui' au monde ; or, dire oui, ce n'est pas se résigner à une situation considérée

comme de toute façon irrémédiable. Mais ce qui surtout s'oppose à une autre acception du oui et de l'acceptation, c'est que, comme nous l'avons déjà vu, C.S. parle dans la *Sagesse des Modernes* (SM 559), comme dans le présent livre (EA 168), d'« acceptation joyeuse » (souligné par moi).

Il est temps de conclure. Dans la dernière phrase de son livre, C.S. réaffirme sa thèse centrale : « Nous sommes déjà dans le Royaume : l'éternité, c'est maintenant. » (EA 217) Nous avons vu que, sur la base de ses prémisses, C.S. ne peut en venir à une autre conclusion que celle-là. Mais si l'on prend au sérieux le malheur, la souffrance et la misère des hommes, si on ne renvoie pas ceux-ci à une illusion ou une faute, alors on ne peut que s'inscrire en faux contre la spiritualité proposée par C.S. Elle ne conduit en rien à un salut ou à un soulagement. Si le mal, comme il l'écrit lui-même, est « un fait » (EA 123), alors il ne peut pas en même temps le relativiser et prétendre que, au fond, *sub specie aeternitatis*, il n'y a pas de mal. L'expérience du mal, même relatif, contredit et réfute la mystique de C.S. Le Royaume est peut-être tout proche ou même déjà en partie parmi nous, comme nous le lisons dans les Évangiles, la souffrance, l'injustice, la méchanceté n'en attestent pas moins qu'il est faux de prétendre que nous serions déjà pleinement dans ce Royaume. Nous n'avons vraiment pas besoin de ce nouvel 'opium du peuple'.



die luxemburgische Elternzeitschrift
herausgegeben von *Initiativ Liewensufank a.s.b.l.*

Artikel zu

- ✓ Schwangerschaft, Geburt, Stillen, Babys und Kleinkinder, Familie und Leben

sowie

- ✓ Buchbesprechungen, Neues aus der Wissenschaft, Kleinanzeigen, ...

erhältlich

- ✓ am Kiosk
- ✓ als Abo (10€ überweisen auf CCP LU47 1111 0484 6562 0000 mit dem Vermerk "abo")
- ✓ für Mitglieder der *Initiativ Liewensufank* ist das *baby info* im Mitgliederbeitrag inbegriffen

www.liewensufank.lu ☎ 36 05 98 / ☎ 36 61 34
info@liewensufank.lu

Diversité culturelle & droits culturels au Luxembourg

Séminaire et ateliers

Vendredi 23 mars 2007, de 9 à 18 heures au CCRN

Le Luxembourg est un pays multiculturel, cela ne fait aucun doute.

Cette diversité culturelle peut-elle garantir la cohésion sociale d'un pays comme le Luxembourg ? La culture peut être source d'enrichissement mutuel mais également engendrer un repli communautaire ou nationaliste en poussant à son paroxysme le patrimoine (artistique ou linguistique) de sa communauté d'origine.

Par ailleurs, l'accès à la culture pour les minorités tout comme pour les populations marginalisées est-il véritablement reconnu et appliqué ? L'exercice de « droits culturels », à l'instar des droits de l'homme, pourrait l'assurer.

Enfin, la tendance globale à la marchandisation du culturel menace cette même diversité.

De ce constat devrait découler une redéfinition des politiques culturelles.

« Luxembourg et Grande Région 2007 » représente un moment particulier pour lancer ce débat citoyen.

Avec :

Jean-Pierre SAEZ, directeur de l'Observatoire des Politiques Culturelles, France

Patrice MEYER-BISCH, Chaire UNESCO pour les droits de l'homme et la démocratie, Suisse

Ce séminaire fait suite au cycle de conférences de novembre 2006 « Quelle place pour les Cultures dans la Société ? ».

Informations et inscriptions (gratuite) :

Institut de Formation Sociale
Contact : frederic.mertz@ci.rech.lu
www.ifs.lu
Tél. : (352) 44 743 339

Co-organisateur :

Luxembourg et Grande Région,
Capitale européenne de la Culture 2007,
Forum « Cultures »,
CCRN Abbaye de Neumünster,
Institut Pierre Werner Luxembourg,
ASTI,
forum asbl,
ATD Quart-Monde,
Soziokulturelle Radio,
Sesopi-CI,
CLAE

Suche nach freiwilligen Helfern für die Safer Internet Helpline

Das 12345Kanner-Jugendtelefon sucht im Rahmen des Projektes Luxembourg Safer Internet Helpline (LuSI) freiwillige Berater für ihre Safer Internet Helpline, die im Juni eingerichtet werden wird.

KAJUTEL sucht Helfer, die mit Kindern, Jugendlichen, aber auch Eltern ins Gespräch über das Medium Internet kommen wollen und daran interessiert sind, an einem Projekt, das sich einsetzt für mehr Sicherheit und einen besseren Schutz der Kinder bei ihren Onlineaktivitäten, mitzuwirken.

Die Interessierten sollten bereit sein an einer Grundausbildung teilzunehmen, zweimal im Monat eine 3-Stundenschicht zu übernehmen und bei den regelmäßigen Supervisions- und Fortbildungsseminaren mitzumachen.

Am Mittwoch, dem 7. März findet zu diesem Projekt eine erste Informationsveranstaltung statt. (Anmeldung unter Tel.: 36 08 70 -20 / -21 / -23, über email: contact@12345kjt.lu oder per Post: KAJUTEL B.P. 35 L-5801 Hesperange)

Mehr Infos unter: www.12345kjt.lu



Simone Pissinger, Meederchershaus : Si vous saviez ... La violence et l'abus sexuel dans les familles au Luxembourg. 18 filles du Meederchershaus (1997-2007) témoignent.

A l'occasion de son 10^e anniversaire, le foyer Meederchershaus (Femmes en Détresse asbl) a publié un livre sur la violence et l'abus sexuel dans des familles du Luxembourg. Depuis son ouverture en 1997, le foyer a jusqu'à présent accueilli 297 filles (de 12 à 21 ans) victimes de violences et d'abus sexuels au sein de leur famille.

A côté des témoignages des jeunes filles, le livre comporte des explications sur la violence et l'abus sexuel, une partie sur le fonctionnement du Meederchershaus ainsi qu'un chapitre sur les problèmes et les obstacles rencontrés par les filles lorsqu'elles décident de quitter le domicile familial afin d'être aidées.

Le livre peut être commandé auprès du Meederchershaus

tél. : 29 65 65, fax : 48 86 27, foyer@mederchershaus.lu

et par virement de 10 euros (+ 2 euros frais de port) au compte de l'asbl Femmes en Détresse BCEE LU 87 0019 1106 6556 2000 avec la mention : livre « Si vous saviez ... ».